

# Jonathan Littell

## Une vieille histoire

Nouvelle version



folio



COLLECTION FOLIO



Jonathan Littell

Une vieille  
histoire

Nouvelle version

*Postface de l'auteur*

Gallimard

© Jonathan Littell, 2018.  
© Éditions Gallimard, 2018, pour la présente édition.

*Couverture : Girl with a bathing cap (détail).*  
*Image originale publiée dans l'ouvrage CostesxNollen Paris, 2011.*  
*Photo © arnonollen.*

Jonathan Littell, né en 1967 à New York, vit en Espagne. *Les Bienveillantes*, sa première œuvre littéraire, lui a valu le prix Goncourt et le Grand Prix du roman de l'Académie française 2006. Il a ensuite publié plusieurs livres chez Gallimard et aux Éditions Fata Morgana, ainsi que des reportages (Sud Soudan, Congo, Mexique, Syrie) dans *Le Monde*, *The Guardian* et d'autres médias internationaux. Il a réalisé en 2016 *Wrong Elements*, un documentaire sur les enfants soldats en Ouganda. En 2018 a paru chez Gallimard *Une vieille histoire. Nouvelle version*.





Tout cela était réel, notez-le.

MAURICE BLANCHOT,  
*La folie du jour*



## I

Ma tête creva la surface et ma bouche s'ouvrit pour happer l'air tandis que, dans un vacarme d'éclaboussures, mes mains trouvaient le bord, prenaient appui et, transférant la force de ma lancée aux épaules, hissaient mon corps ruisselant hors de l'eau. Je restai un instant en équilibre au bord, désorienté par les échos assourdis des cris et des bruits d'eau, étourdi par la vision fragmentée de parties de mon corps dans les grandes glaces encadrant le bassin. Autour de mes pieds, une flaque allait en s'élargissant ; un enfant fila devant moi, manquant de me faire partir à la renverse. Je me ressaisis, ôtai mon bonnet et mes lunettes, et, jetant un dernier regard par-dessus mon épaule à la ligne luisante de mes muscles dorsaux, sortis par les portes battantes. Séché, revêtu d'un survêtement gris et soyeux, agréable à la peau, je retrouvai le couloir. Je dépassai sans hésiter une bifurcation, puis une autre, il faisait assez sombre ici et la lumière indistincte laissait à peine entrevoir les murs, je me mis à courir, à petites foulées comme pour un footing. Les parois, de couleur terne, défilaient sur les côtés, il me semblait parfois apercevoir une ouverture, ou tout au moins un pan plus sombre, je ne pouvais vraiment m'en assurer, parfois aussi le

tissu de ma veste effleurait le mur et je me déportais vers le centre du couloir, celui-ci devait s'incurver, mais alors légèrement, presque imperceptiblement, juste assez pour mettre en doute l'équilibre de la course, déjà je transpirais, il ne faisait pourtant ni chaud ni froid, je respirais avec régularité, inspirant tous les trois pas une goulée d'air insipide avant de la rejeter en sifflant, coudes serrés au corps pour éviter de heurter les murs, qui tantôt paraissaient s'éloigner et tantôt se rapprocher, comme si le couloir en venait à serpenter. Devant, je ne distinguais rien, j'avancais presque au hasard, au-dessus de ma tête je ne voyais aucun plafond, peut-être courais-je enfin à l'air libre, peut-être pas. Un vif choc au coude projeta un éclat de douleur à travers mon bras, j'y portai tout de suite l'autre main et me retournai : un objet, sur le mur, luisant, se détachait de la grisaille. Je posai les doigts dessus, il s'agissait d'une poignée, j'appuyai et la porte s'ouvrit, m'entraînant après elle. Je me retrouvai dans un jardin familier, paisible : le soleil brillait, des taches de lumière parsemaient les feuilles entremêlées du lierre et des bougainvillées, proprement taillés sur leur treillage ; plus loin, les troncs noueux de vieilles glycines émergeaient du sol pour monter recouvrir de verdure la haute façade de la maison, dressée devant moi comme une tour. Il faisait chaud et j'essuyai de ma manche la sueur qui perlait sur mon visage. Sur le côté, en partie caché par la demeure, une piscine ou un bassin faisait miroiter ses eaux, un plan bleu entouré de dalles de calcaire, sa surface pâle ridée de blanc, à moitié ombragée par les longues frondes arquées d'un palmier trapu et massif. Un chat gris se coula entre mes jambes et, la queue dressée, frotta son dos contre mon mollet. Je le repoussai de la pointe du pied et il fila vers la maison, disparaissant par une

porte entrebâillée. Je le suivis. Du fond du couloir, par une autre porte entrouverte, me parvenait une série de curieux bruits, des occlusives plus ou moins graves, entrecoupées de sifflements : l'enfant devait jouer à la guerre, renversant l'un après l'autre ses soldats de plomb dans un déluge de tirs et d'explosions. Je le laissai et m'engageai dans l'escalier en colimaçon qui menait à l'étage, marquant une pause sur le palier pour contempler un instant le regard sérieux, perdu dans le vide, de la grande reproduction encadrée de *La dame à l'hermine* suspendue là. La femme se trouvait dans la cuisine ; au bruit de mes pas, elle posa son couteau, se retourna avec un sourire, et vint se serrer contre moi avec tendresse. Elle portait une robe d'intérieur gris perle, fine et légère, je caressai à travers le tissu son flanc suave, puis plongeai mon visage dans ses cheveux blond vénitien, relevés en un chignon savamment décoiffé, pour en humer l'odeur de bruyère, de mousse et d'amande. Elle laissa fuser un rire léger et se dégagea de mon étreinte. « Je prépare à manger. Il y en a encore pour un moment. » Elle m'effleura le visage du bout des doigts. « Le petit joue. » — « Oui, je sais. Je l'ai entendu en entrant. » — « Tu pourras le mettre au bain ? » — « Bien sûr. La journée a été bonne ? » — « Oui. J'ai récupéré les photos, elles sont en haut sur le meuble. Ah, autre chose : on a un problème avec le circuit électrique. La voisine a appelé. » — « Qu'est-ce qu'elle disait ? » — « Apparemment il y a des pics de tension, ça provoque des délestages chez eux. » J'eus un mouvement d'énervement : « Elle délire. Je l'ai fait refaire deux fois, ce circuit. Par un professionnel. » Elle sourit et je lui tournai le dos pour redescendre les marches. Les bruits de bataille avaient cessé. Avant d'ouvrir la porte, je passai dans la salle d'eau attenante pour

faire couler le bain, vérifiant la température afin qu'il ne soit pas trop chaud. Alors j'entrai dans la chambre de l'enfant. Il ne portait qu'un t-shirt ; fesses nues, il se tenait accroupi et filmait avec une petite caméra numérique le chat qui, à vifs coups de patte, reculant puis bondissant, s'amusait à renverser les cavaliers de plomb, armés de lances et de carabines, alignés avec soin sur le grand tapis persan. Je le contemplai un moment, comme à travers une paroi de verre. Puis je m'avançai et lui tapotai les fesses : « Allez, au bain, c'est l'heure. » Il laissa tomber l'appareil et se jeta dans mes bras en piaillant. Je le soulevai et le portai jusqu'à la salle de bains, où je lui ôtai son t-shirt avant de le déposer dans l'eau. Tout de suite, il se mit à frapper la surface du plat des mains, éclaboussant les murs en riant. Je ris avec lui mais en même temps reculai, m'adossant à la porte pour le regarder au moment où il se laissait couler tout entier sous l'étendue liquide.

Au repas, l'enfant, assis entre nous, babillait au sujet de ses batailles. Je l'écoutais distraitement, savourant le vin frais et les langoustines sautées à l'ail. La femme, son visage fin encadré de mèches blondes échappées de son chignon, souriait et buvait aussi. L'enfant se tut enfin pour s'acharner sur une langoustine, tentant de briser une des pinces entre ses petites dents de lait ; je m'essuyai les lèvres et, du bout des doigts, lui caressai les cheveux, blonds comme ceux de sa mère. Son repas terminé, il débarassa vite et fila par l'escalier, frottant ses doigts grasseyeux sur son pyjama tandis que je le grondais gentiment. Je finis de ranger pendant que la femme descendait le coucher, puis me lavai soigneusement les mains avant de revenir achever mon vin.

Un boîtier traînait sur la chaîne, un enregistrement récent de *Don Giovanni* ; je mis le troisième disque et vins m'asseoir devant la baie vitrée, contemplant, tout en mordant une petite pomme rouge piochée dans une jatte, la lumière safranée du soir déposée sur les masses vertes du jardin. Le Commandeur était sur le point de se présenter au souper et je songeai au sens de cette figure moralisante et accusatrice. Il exigeait avant tout d'imposer sa loi au fils rebelle ; mais celui-ci ne l'avait-il pas embroché dès le début du premier acte ? Visiblement, ça n'avait servi à rien, car le voilà qui revenait, encore plus monumental et mortifère, ruine de tous les plaisirs. Or la fin approchait, néanmoins le fils résistait pied à pied, comme un gamin têtu, retors et buté, refusant toute adhésion à cette loi morte, désuète, étouffante, même s'il y allait de sa vie. Dehors il faisait nuit ; je déposai le trognon de la pomme pour aller allumer une à une les lampes du salon, puis je me reversai un verre. Déjà le disque prenait fin, dans un petit final bouffon qui sonnait comme l'ultime écho du rire moqueur lancé par l'intraitable garnement. Dans ma bouche, les notes boisées du vin se mêlaient au goût sucré, légèrement écœurant de la pomme. Un peu plus tard, la femme remonta, et je la suivis jusqu'à l'étage supérieur. Ses hanches, dans la pénombre de l'escalier, se balançaient tranquillement. Tandis qu'elle se douchait je passai vite en revue les photographies posées sur la commode : elles me représentaient toutes en compagnie de l'enfant, à différentes époques et dans différentes situations, au cirque, à la plage, sur une barque. Aucune d'entre elles n'arrêta mon regard et je les reposai là avant de me déshabiller, examinant mes muscles élancés dans la grande glace verticale qui se dressait à côté de la porte. Vu de dos, mon corps me paraissait presque féminin, je

détaillai les fesses, blanches et rondes comme celles de la femme ; seuls mes cheveux, blonds aussi mais courts, paraissaient m'en différencier. Lorsqu'elle émergea de la salle de bains, nue et encore humide, ses beaux cheveux enroulés dans une serviette, je l'attrai par les épaules et la poussai sur le couvre-lit, un épais tissu doré brodé de longues herbes vertes. Elle s'abattit sur le ventre avec un petit cri et je tendis la main pour couper la lumière. Maintenant, seule la lueur blafarde de la lune éclairait la chambre, elle coulait à travers les vitres derrière lesquelles se détachaient les torsions folles des pousses de glycine, illuminant les feuilles vertes de la broderie et le corps blanc étalé dessus, le dos droit et fin, les reins, la double courbe des fesses. Je m'allongeai sur ce corps et il frissonna. La serviette était tombée et la chevelure recouvrait le visage. De la pointe des pieds, je lui écartai les jambes, je passai une main sous son ventre pour lui soulever les reins, et je pressai mon sexe dressé contre elle ; mais elle était sèche, je me reculai un peu, versai de la salive sur mes doigts et l'en enduisis, la massant avec lenteur. Alors je pus entrer avec aisance. Sa respiration s'accéléra, son derrière, sous moi, se mit à bouger, son corps, maintenu entre mes deux mains, se tendit et un cri lui échappa, aussitôt interrompu. Moi-même je me sentais fondre de douceur, une longue aiguille de plaisir me transperçait le dos, toute fine, m'étirant la peau de la nuque et l'électrisant. Je tournai la tête : dans la glace, blanchis par la lumière de la lune, je voyais de nouveau mon cul et le haut de mes cuisses nerveuses, les siennes aussi coincées en dessous, avec entre elles des formes sombres, rougeâtres, indistinctes. Fasciné par ce spectacle incongru, je ralentis mon mouvement, la femme, son corps perdu dans les herbes brodées du couvre-lit, haletait, sa main



cherchait ma hanche, je la voyais dans le miroir, les ongles laqués incrustés dans mes muscles, alors à côté de la glace la porte s'ouvrit et dans le pan de lumière lunaire j'aperçus le petit visage pointu de l'enfant, les yeux grands ouverts et les lèvres têtues, butées. Je me figeai. Le visage aussi resta immobile ; tout près de lui, je voyais encore dans le miroir la double masse des fesses et la confusion obscure des organes entre elles. Je sentais le plaisir monter, la femme gémissait, je me retirai abruptement et roulai sur le flanc, ma verge, humide, écarlate, palpitait, je jouissais à longs traits, comme sans m'en apercevoir, le visage du gosse avait disparu dans l'obscurité de l'escalier, on entendait ses petits pieds nus frapper à toute vitesse la pierre des marches, la femme me regardait d'un air éperdu et confus, je jouissais encore. En nage, la respiration entrecoupée, je me rabattis tout à fait sur le dos et m'essuyai distraitemment le ventre du drap tandis que la femme, déjà debout, enfilait un peignoir pour aller suivre l'enfant.

Je devais dormir lorsqu'elle se recoucha. Quand je m'éveillai, le ciel, derrière les vitres, pâlisait. Les tentacules de la glycine balançaient mollement ; des oiseaux, nichés dans les branches, se mettaient à chanter, un concert de pépiements aigus. La femme me tournait à moitié le dos, le visage de nouveau caché sous ses cheveux défaits, je la laissai et passai dans la salle de bains où, bien campé sur mes jambes, je pissai longuement, les yeux fermés, attentif au son perlé du jet frappant l'eau de la cuvette. Au moment où, penché devant la glace, je me brossais les dents, la lumière matinale, tombant de biais sur le jet d'eau, forma comme un tourbillon tremblotant sur le pourtour rond du lavabo. Cela dura

un bref instant ; déjà, le soleil avançait, et lorsque je recrachai le dentifrice un peu d'ombre recouvrait la porcelaine blanche. J'enfilai mon survêtement et descendis. Je ne m'arrêtai pas au salon mais continuai jusqu'à l'étage inférieur où le garçon, roulé en boule dans son étroit lit en bois, le chat blotti tout contre lui, sa tête calée sur un nounours rose aux yeux de verre bleu, dormait. Je m'assis sur le rebord et contemplai son visage sévère, éclairé par la lueur de l'aube. Ici aussi le chant des oiseaux emplissait la pièce. L'enfant semblait respirer avec difficulté, la sueur plaquait ses cheveux blonds sur son front, je les dégageai des doigts et il ouvrit les yeux. « Tu t'en vas ? » dit-il sans bouger. Je hochai la tête. « Je ne veux pas », reprit-il en me fixant d'un air obstiné, presque avide. — « Mais je dois. » — « Pourquoi ? » Je considérai cela puis répondis : « Parce que j'en ai envie. » Son regard, à la fois impuissant et entêté, s'était voilé : « Donc, quand tu es heureux, je suis malheureux. Et quand je suis heureux, tu es malheureux. » — « Mais non, ce n'est pas ça. Tu n'y es pas du tout. » Le chat avait redressé la tête et me fixait de ses yeux jaunes, sans ciller. Je me penchai, embrassai avec délicatesse le front moite du garçon, me relevai et sortis. Dans le jardin, tout était tranquille, les feuilles bruissaient légèrement, cachant les mouvements saccadés des oiseaux qui ne se taisaient toujours pas, il faisait déjà chaud, une forte chaleur matinale qui collait à la peau. La porte s'ouvrit facilement et je retrouvai le couloir où je me lançai dans une course mesurée, les larges foulées rythmées par ma respiration. Le couloir me paraissait un peu plus clair, il me semblait mieux en percevoir les courbes, même si je n'arrivais à en situer avec précision ni les murs ni le plafond, si tant est qu'il y en eût un. La température, ici, était plutôt modérée,

mais mon corps, échauffé par la course, suait dans mes vêtements, le pantalon collait à mes reins, ce qui ne m'empêchait pas, telle une machine bien huilée, de maintenir la régularité de mon rythme. Je dépassai sans ralentir des ouvertures plus noires, des croisements ou juste des alcôves peut-être ; enfin quelque chose, à main gauche, attira mon attention, un éclat métallique qui flottait au coin de ma vision ; sans hésiter, je saisis la poignée, ouvris la porte et franchis le seuil. Mon pied s'enfonça dans une surface molle et je m'arrêtai net. Je me trouvais dans une chambre assez large, mi-sombre, avec peu de meubles ; aux murs, les vignes dorées du papier peint grimpaient en s'entrelaçant ; une moquette rouge foncé, couleur de sang, recouvrait le sol. De l'autre côté de la pièce, au-delà du lit recouvert d'un tissu aux longues herbes vertes imprimées sur fond doré, une figure aux cheveux jais coupés court se tenait devant la fenêtre ; les volets étaient tirés, mais elle fixait quelque chose dans la vitre, son propre reflet peut-être. Moi-même je la contemplai un instant, avec un sentiment distant et léger, presque effrayé. Au bruit de la porte qui se refermait, elle se retourna, et je vis alors qu'il s'agissait d'une femme, une belle femme au visage mat et anguleux qui me regardait sans bouger de sa place, un sourire à peine douloureux flottant sur ses lèvres. Puis elle vint s'allonger sur le lit, les bras tendus vers moi. J'hésitai un instant avant d'ôter mes baskets de la pointe des pieds, sans me baisser, et allai me coucher sur elle, en appui sur mes coudes, jouant du bout des doigts avec ses cheveux drus. Son visage flottait juste sous le mien, grave, sérieux ; elle me toucha délicatement la nuque et releva la tête pour appuyer ses lèvres contre les miennes. Un instant, celles-ci restèrent raides, puis elles se relâchèrent, acceptant le baiser. Ma

barbe mal rasée devait lui râper la peau, mais cela avait l'air de la réjouir, elle m'enlaça les reins de ses jambes et m'attira sur elle pour m'embrasser goulûment, me caressant avec ardeur les cheveux, les épaules, les biceps, me reniflant le cou et les cheveux comme pour s'imprégner de mon odeur. Ses propres mèches me chatouillaient le nez, m'emplissant le visage d'une odeur de terre et de cannelle. Alors j'aventurai mes mains, entreprenant tant bien que mal de déboutonner sa blouse en tulle clair, écartant le soutien-gorge rigide pour lui frôler un sein. Son téton se dressa tout de suite entre mes doigts, elle tendit la poitrine pour presser le sein dans ma paume, arquant dans le même mouvement les fesses pour coller son entrejambe contre ma cuisse. Puis elle me repoussa, et je reculai sur les genoux pendant que ses doigts palpaient ma verge à travers le tissu du survêtement, se glissaient derrière l'élastique du slip pour effleurer la peau et les poils bouclés, fouillaient plus bas, soupesaient mes testicules. Je ne bandais qu'à moitié, elle abaissa le slip et dégagea mon sexe, se pencha et le prit entre ses lèvres. Faisant glisser le prépuce sur le gland, elle le roula sur sa langue tandis que je jouais de nouveau avec ses épais cheveux noirs, puis l'aspira plus avant, poussant ses lèvres tout contre mon pubis. Je ne bandais toujours pas vraiment et ma verge tenait aisément dans sa bouche, elle esquissa un mouvement de va-et-vient, me griffant en même temps la peau des hanches, cela ne faisait que m'irriter et je me retirai, fourrant à nouveau mon sexe dans mon slip et remontant mon survêtement. Sans se démonter, elle se redressa sur ses genoux et, souriante, demanda : « Tu as faim ? » Sans attendre ma réponse, elle décrocha le combiné posé près du lit, composa un numéro et, brandissant un dépliant en carton,

énuméra quelques plats. Je me levai et secouai mes jambes engourdis, puis passai dans la salle de bains où je tournai les lourds robinets de porcelaine de la baignoire, les doigts sous le jet pour en évaluer la température.

Dans l'eau, dos à moi, elle laissa aller son long corps brun contre le mien, et je lui caressai les bras, le ventre, le dessus des seins qui flottaient à la surface de l'eau floconneuse du bain. De nombreuses petites cicatrices décoraient sa peau mate, des bosses assez épaisses et plus ou moins longues selon les endroits, en écartant la mousse j'en comptai trois à l'épaule gauche, une à l'aine, une grande aux côtes, juste sous le sein droit, une autre fourchue à l'angle de la mâchoire. Des coups secs retentirent à la porte de la chambre. La fille se retourna dans un grand bruit d'eau, me posa un baiser rapide sur les lèvres, et bondit hors de la baignoire, glissant son corps ruisselant dans un large peignoir éponge avant de filer ouvrir. Je me laissai aller à l'eau, mon visage affleurant à peine. Un sentiment d'énervement faisait résonner mon corps, une angoisse vague, impossible à saisir, qui laissait derrière elle comme une sensation de vide. Quelques bruits, étouffés par l'eau recouvrant mes oreilles, me parvenaient indistinctement. À mon tour, je sortis du bain, me séchai, enfilai l'autre peignoir suspendu là et sans prendre la peine de le refermer revins dans la chambre. De nouveau agenouillée sur l'imprimé vert, la fille contemplait un grand plateau où s'alignaient des plats en bois laqué emplis de poisson cru et de légumes confits. Deux bières dorées moussaient dans des verres un peu évasés. « Ça m'a manqué, de manger avec toi », dit-elle avec un sourire affectueux. Je ne répondis

rien et vins m'asseoir en face d'elle. Elle leva son verre et trinqua avec moi, me regardant droit dans les yeux ; puis elle s'empara d'une paire de baguettes et commença à manger. Toujours silencieux, je l'imitai. Le cliquetis des baguettes était le seul bruit : derrière les volets, où j'imaginai une rue ou une cour, il n'y avait aucun son ; seule la lampe posée au chevet du lit nous éclairait de son halo jaunâtre, en tournant la tête j'apercevais nos reflets dans les carreaux de la fenêtre, deux formes floues drapées de blanc, nettement détachées du champ d'herbes vertes du tissu imprimé. La présence de la fille me troublait, et malgré une attraction violente pour son corps élancé je me sentais aussi éloigné d'elle que de son reflet brouillé dans les vitres. Tout à coup elle rompit le silence : « Raconte-moi quelque chose », m'intima-t-elle avec un petit sourire ambigu. Je toutsotai, avalai encore un bout de poisson, puis finis par répondre : « J'ai fait un rêve terrible récemment. » — « Tu t'en souviens ? » — « On tuait un enfant. Un petit garçon, tout blond. C'était horrible. » — « C'est qui, qui le tuait ? Et comment ? » — « Je ne m'en souviens plus. » Elle réfléchit : « Peut-être que c'était toi, le petit garçon ? » Je me rembrunis : « Tu es folle. Pourquoi tu dis ça ? » Elle eut un bref rire plein de tendresse : « Ne te fâche pas. Je disais ça comme ça. Ouh, qu'est-ce qu'il fait sec ici. » Elle acheva d'une traite sa bière, se leva et, laissant glisser le peignoir au sol, se dirigea vers la salle de bains. D'un regard presque abstrait je suivis le mouvement souple de ses épaules, ses reins, ses fesses. Elle ressortit un instant plus tard avec un petit tube, une quelconque crème prise parmi les produits offerts par l'établissement qu'elle vida dans sa main, l'étalant d'abord à grands traits sur son corps puis massant plus soigneusement sa peau pour bien l'enduire. Je m'accoudai sur

l'étendue verdoyante de l'imprimé afin de l'observer et elle leva sur moi un œil narquois : « Tu pourrais m'aider, au lieu de mater. » Mon visage se referma mais elle l'ignora, s'avançant pour piocher un dernier légume confit et le croquer avant de lécher ses doigts brillants d'huile tout en continuant à me toiser. Puis elle débarrassa le plateau qu'elle posa au sol, dans un coin, ses fesses brunes tendues droit vers moi. Revenue près du lit elle braqua un index vers mon peignoir : « Tu vas garder ça ? Ce n'est pas grave. » Elle se coula sur le lit et se hissa sur ses coudes, repoussant les pans de coton et prenant une nouvelle fois ma verge flasque dans sa belle bouche. Ses fesses se cambrèrent, elle écarta les cuisses et enserra mes bourses d'une main, s'activant avec vigueur. Mais je ne bandais toujours pas. Un peu agacé, je contemplai les moulures du plafond, puis tournai la tête : dans les vitres, au-delà du lit, je pouvais distinguer la double courbe allongée de son derrière, dressé sur le champ de longues herbes vertes, une zone plus obscure, confuse mais rehaussée par un éclat rose et luisant, incurvée en son centre. Elle repoussa davantage mon peignoir, avança à genoux jusqu'à me chevaucher, et pressa son sexe, fluide maintenant et gonflé, tout contre le mien, le massant patiemment entre ses lèvres écartées. Sérieux, je la contemplai et me mis en devoir de lui caresser les cuisses. Elle se raidit, mains croisées sur sa nuque rasée, et darda ses petits seins aux pointes tendues : « Touche-les », ordonna-t-elle. Je m'exécutai, tentant sans trop de succès de masquer mon manque d'enthousiasme. Exaspérée, elle pinça entre ses doigts ma queue toujours molle et tenta de l'enfourner dans son vagin, espérant sans doute, mais en vain, qu'elle durcirait enfin. Je la repoussai avec dépit, doucement, et dégageai mes jambes tout en rabattant un pan du peignoir sur mon

bas-ventre. « Je suis désolé, marmonnai-je, un peu honteux. Je n'y arrive pas. » Elle sourit amicalement et se pencha pour m'embrasser, me caressant l'épaule et le cou puis appuyant subitement une des cicatrices décorant sa peau mate contre mes lèvres. « Ce n'est pas grave, ne t'en fais pas. Mais peut-être vaudrait-il mieux que j'y aille. » Ma poitrine se serra et une tristesse grise m'envahit. Je ne ressentais aucun désir, même la moiteur de son sexe, dans lequel j'avais à contrecœur poussé mes doigts, n'éveillait rien en moi, mais je ne voulais pas qu'elle parte. « Reste. S'il te plaît. » Pour appuyer mon propos, je remuai un peu les doigts, et elle soupira, tordant son bassin contre leur pression. De nouveau, je levai la tête pour contempler le reflet de ses fesses tendues dans la vitre : au même moment, la lumière s'éteignit, effaçant l'image et plongeant la chambre dans le noir, j'avais beau écarquiller les yeux je ne voyais plus rien, ce devait être une panne d'électricité, j'accélérai le mouvement de mes doigts, étalant ses sécrétions sur ses lèvres et ses poils rêches et cherchant la pointe au centre de ses chairs, dure comme un bourgeon prêt à s'ouvrir, elle soupira de nouveau, tout contre mon oreille, ses doigts s'étaient crispés sur ma poitrine et de l'autre main elle tirait convulsivement mes cheveux, son souffle, rauque, laissait fuser des petits gémissements, enfin elle se cabra et me mordit la base du crâne, envoyant une brève lame de douleur à travers ma tête qui se confondit avec son râle, coupé net tandis qu'elle s'effondrait, à moitié affalée sur mon corps. Je restai immobile, ma main inconfortablement coincée entre ses jambes qui tressaillaient encore, mes yeux grands ouverts dans l'obscurité, écoutant sa respiration siffler à côté de moi.



Le retour de la lumière me réveilla et j'ouvris les yeux. La lampe de chevet était allumée ; la fille, debout à côté du lit, passait son slip et se débattait avec un jeans presque trop étroit pour ses hanches. « Tu t'en vas ? » Elle tira un téléphone portable de sa poche, consulta l'écran, puis le rangea d'un geste sec. « Oui, fit-elle. Il est temps. » Je la fixai en essayant de masquer mon accablement. « Reste encore un peu. Tu ne veux pas ? » — « Je dois y aller », dit-elle à voix basse. — « Mais pourquoi ? » Son regard, impuissant et buté, s'était voilé : « Parce que j'en ai envie. » Il n'y avait rien à répondre à cela et je l'observai en silence achever de s'habiller. Prête, elle se pencha, m'embrassa furtivement sur les lèvres, et sortit. Je me rabattis sur le dos, la main posée sur mon ventre, puis repoussai rageusement des pieds le tissu imprimé. Ma bouche était sèche, pâteuse ; je me levai d'un coup et me rendis à la salle de bains où je bus longuement à même le robinet, clignant des yeux sous la vive lumière blanche du néon. En ressortant je considérai la chambre vide : le lit défait, mon survêtement roulé en boule, le plateau posé dans le coin, les vignes dorées du papier peint, qui semblaient fourmiller sur les murs, le reflet pâle et trouble de mon corps fatigué dans la vitre, toutes ces formes vagues et ces objets éparpillés faisaient écho au grésillement creux occupant mon corps, évidant tous mes sentiments. Ma peau était rêche : Il faudrait baisser le chauffage, me dis-je avec une moue. Mais je ne voyais pas de thermostat, ni de manette sur le radiateur. Je remplis enfin d'eau les deux verres de bière vides et les posai sur la fonte peinte du radiateur avant de couper la lumière et de me recoucher, la tête enserrée dans une colère sourde et morose, sans objet. Le sommeil ne venait pas et je me

retournai sur le ventre, glissant ma main entre mes jambes. Mais je ne me branlai pas, je ne ressentais toujours aucune envie, je me contentai de jouer machinalement avec la masse molle de mon sexe, la malaxant entre mes doigts. Je finis par m'endormir ainsi, une main entre les cuisses, l'autre repliée sous ma joue. La sonnerie du téléphone me réveilla tout à fait. Je décrochai sans réfléchir : c'était une horloge automatique, et je raccrochai immédiatement. Je restai étendu un moment, étirant mes membres. Enfin je me redressai, passai dans la salle de bains, et me plantai pesamment devant la cuvette pour pisser. Face au miroir, je me sentis tout d'un coup vieux : mon corps, le beau corps puissant et ferme de ma jeunesse, s'affaissait, fondait, s'en allait. Je me jetai de l'eau sur le visage et les cheveux, me coiffant à la hâte avec les doigts, et ressortis me rhabiller. La matière lisse et soyeuse du survêtement glissait agréablement sur ma peau, c'était réconfortant. À la sortie de la chambre, j'hésitai : il y avait deux portes, l'une en face de l'autre, je ne l'avais pas remarqué. Laquelle la fille avait-elle empruntée ? C'était sans importance. J'en ouvris une au hasard et franchis le seuil d'un pas assuré ; déjà mes pieds, chaussés de baskets légères comme des plumes, retrouvaient leurs petites foulées, je ramenai mes coudes contre mes côtes et me concentrai sur mon souffle, inspirant par la bouche au rythme de mes pas. L'air ici était moins sec, la sueur perla vite sur mon visage, trempa mes aisselles, le creux de mes reins, je longeais le couloir gris, lançant mes pieds avec à peine un bruit. Il faisait sombre, mais cela ne me gênait pas trop, on y voyait assez bien ; pourtant, je ne pouvais distinguer aucune source lumineuse, les murs paraissaient lisses, égaux, indistincts, je me demandais vaguement d'où pouvait venir l'éclairage,

information qui au fond m'importait peu. Ici et là une partie plus obscure semblait ouvrir sur un réduit, voire un tunnel menant Dieu sait où, je passai mon chemin sans ralentir, suivant la courbe qui se prolongeait, et comme un enfant je tendis la main et laissai mes doigts traîner le long du mur, jusqu'à ce qu'ils percutent un objet que je n'avais pas aperçu. C'était une poignée, je la poussai et ouvris la porte. Tout de suite, je sus que cet espace me convenait. C'était un vaste studio très clair, aux murs couverts de livres, avec au fond une baie vitrée donnant sur des amas de petits immeubles étagés devant une bande de mer grise et lumineuse. Je vins appuyer mes mains sur la longue table placée devant la vitre et détaillai la ville, contemplant les changements de couleur des façades au fur et à mesure que la lumière baissait, roulant distraitement sous mes doigts les pommes rouges, vertes et jaunes entassées là dans un grand bol. Un pigeon fila à travers le ciel, virant sur l'aile ; je le suivis un instant des yeux, puis me détournai. Un boîtier de disque traînait sur une chaîne, de vieux enregistrements de concertos pour piano de Mozart ; j'en mis un au hasard et déambulai de par le studio en écoutant les premières notes, laissant mon regard errer sur le dos des livres et les nombreuses gravures et reproductions accrochées entre les bibliothèques. Les notes gaies et lucides de la musique dansaient à travers la pièce, m'emplissant d'un sentiment de légèreté sereine. Je me servis un verre d'eau-de-vie, allumai un petit cigare trouvé dans une boîte, et m'enfonçai dans un divan en cuir noir pour feuilleter un album posé sur la table basse. De format horizontal, relié de toile blanche, il montrait des séries de photographies de femmes et d'hommes nus, effectuant divers mouvements décomposés en séquences par le

dispositif de prise de vue. Je m'arrêtai sur une planche : un homme, d'un mouvement puissant, en faisait pivoter un autre autour de son corps pour le jeter au sol, ventre à terre, avant de s'abattre sur lui pour le plaquer là, sa tête comme confondue avec celle de son adversaire alors que les doubles globes blancs des fesses et les lignes nerveuses des cuisses se chevauchaient, un empilement sinueux de formes, à jamais figé par le déclenchement successif des obturateurs.

Il faisait frais dans ce studio, presque froid. Je changeai le disque et fouillai dans les placards à la recherche de quoi manger. Il n'y avait pas grand-chose, mais je pus me composer un repas revigorant de sardines à l'huile, d'oignon cru, de pain noir et de vin rosé tiré du frigo. Tandis que je l'achevais mon corps picotait de froid, je débarrassai rapidement et allai faire couler la douche, attendant l'arrivée de l'eau chaude pour me déshabiller et me plonger dessous. Sous le flot j'étirai mes muscles, jouissant des sensations traversant ce corps, long et nerveux. Dans la chambre, je me séchai devant une grande glace ronde placée au pied du lit, un simple matelas reposant à même le sol, recouvert d'une épaisse courtepointe dont chaque carré représentait une touffe d'herbes vertes sur fond doré. Le miroir ne reflétait que la partie inférieure de mon corps, qui, malgré la petite verge recroquevillée sur les bourses, m'apparaissait presque comme un corps féminin, image qui ne me causait aucune inquiétude mais bien plutôt un sentiment de plaisir diffus et caressant. Je me tournai pour contempler de profil la cambrure de la cuisse, la courbe des reins, l'ovale délicat de la fesse. Je me mis à genoux sur le lit, dos au miroir, et

tournai la tête. Le cul, cachant le haut du corps, faisait maintenant face au cercle du miroir, je trouvais cela très beau et je le contemplai un moment avant d'enfin me laisser aller de tout mon long sur la courtepoinette. Je n'avais plus froid et je m'endormis ainsi, comme couché dans un champ d'herbes, bercé par les cadences allègres, moqueuses, ludiques d'un dernier concerto. Lorsque je me réveillai il faisait noir, tout était silencieux, la chair de poule hérissait ma peau et je me glissai sous les draps, les serrant autour de moi pour me réchauffer. Mais je ne parvenais pas à me rendormir et finalement je me relevai, la courtepoinette drapée autour de mes épaules, pour aller boire un verre d'eau à la kitchenette. Par la baie vitrée, en contrebas, j'apercevais dans le noir un losange de lumière, la fenêtre d'un appartement voisin formant un plan traversé de biais par un long divan de tissu blanc sur lequel s'était coulée une jeune femme en sous-vêtements fins. Un petit miroir rond était fixé au-dessus du divan et elle se maquillait, dressée sur ses genoux, les reins un peu cambrés pour assurer son équilibre. De temps à autre, elle levait le bras pour ajuster l'angle du miroir, fixé à un support mobile, ou bien le rapprocher de son visage, et ce geste étirait son sein niché dans un soutien-gorge à balconnet et faisait saillir le bord du pectoral, comme un câble laiteux attaché à l'épaule. Elle accomplissait ces gestes avec rapidité et précision, absorbée dans le bonheur inconscient de cette routine si familière à son corps. Je la regardai un moment puis retournai me coucher. Le sommeil me mena rapidement à l'entrée d'une maison, une maison qui devait être la mienne, fermée à clef après une longue absence. Une série de portes donnaient sur la cuisine, d'où fila un chat gris dès que j'ouvris. La pièce puait la merde et les déchets, le chat avait

dû rester enfermé durant mon absence et avait tout souillé : Peu importe, me dis-je en haussant les épaules, ma femme nettoiera. J'ouvris la porte qui menait au jardinet de derrière, pour aérer, puis descendis à la cave ; là, je traversai un long couloir qui débouchait sur une sorte de grotte, ouverte sur le grand jardin de devant. Mes ouvriers attendaient là. « Alors, Emilio, lançai-je, où en sont les travaux ? » Celui à qui je m'étais adressé s'avança, chapeau entre les mains, et me fit signe de le suivre vers l'extérieur. La vue qui m'accueillit m'emplit d'horreur : le jardin, qui auparavant dessinait de belles courbes vallonnées, protégées de la vue des voisins, était maintenant entièrement comblé, formant une surface plane de plain-pied avec la maison suivante. Éperdu, je regardai autour de moi : la vieille grange en ruine attenante à la maison avait disparu, Emilio, dans un excès de zèle, l'avait sans doute démolie pour niveler le jardin. Hors de moi, je m'en pris à lui avec violence : « Mais Emilio ! Ce n'est pas du tout ce que je vous avais demandé ! » Emilio tentait de se défendre timidement, je courais de part et d'autre, constatant l'étendue des dégâts. Le jardin ainsi rénové aboutissait aux fenêtres de la maison voisine, à peine cachées par quelques arbustes, et prolongeait maintenant un chemin vicinal qui se terminait auparavant aux abords de ma propriété. Justement, une voiture arrivait par là et traversait mon jardin, klaxonnant joyeusement au passage. « Voyons, Emilio ! m'écriai-je. Mais regardez donc ! Et ma grange ? Qui donc vous a donné l'ordre de la raser ? » En vain, je réfléchissais au moyen de réparer tout ça, mais les dommages étaient trop importants, cela me paraissait une tâche impossible. La voiture ressortait du jardin par un portail ouvert près de la maison des voisins, et je la suivis, écumant toujours. « Bon, déjà,

vous allez me fermer tout ça ! » aboyai-je, désignant le chemin. « C'est une propriété privée ici, nom de Dieu, pas une départementale ! » Je m'avançai et contemplai la ruelle. Une autre voiture venait vers moi, conduite par une femme blonde. Emilio était sorti aussi et se tenait à mes côtés, un peu en retrait. La voiture ralentissait, comme pour se garer, mais ne s'arrêta pas et vint mollement s'écraser dans un grand bruit de tôle contre le pilier de pierre qui soutenait le portail. Je m'approchai à la hâte mais la conductrice, les mains encore sur le volant, n'avait rien. Je crus reconnaître ma voisine, qui ressemblait d'ailleurs curieusement à ma femme ainsi qu'à ma mère – deux femmes qui elles non plus ne savaient pas conduire –, et je me penchai pour parler avec elle de notre nouveau problème de voisinage ; mais elle ne me laissa même pas le temps d'ouvrir la bouche avant de déverser une litanie de plaintes par la vitre baissée : « Ah, vous, justement ! Savez-vous que votre circuit électrique déraile complètement ? Il y a des pics de tension tout le temps, ça provoque des délestages dans le voisinage. » Ces mots m'emplirent de fureur et je me mis à crier à mon tour : « Madame, vous exagérez ! Ce circuit, je l'ai fait entièrement réviser par un électricien professionnel, deux fois de suite. Ça suffit, enfin ! » Lorsque je me réveillai une lumière froide tombait dans la chambre, faisant briller le champ doré de la courtepoinette mais ne réchauffant rien. Je me levai et m'habillai rapidement, dévorai une pomme verte raflée au passage, et sortis. Dans le couloir je repris ma course sans hésiter, l'effort me détendait et achevait de disperser les bribes du sommeil. Encore distrait, toutefois, je me heurtai à quelques reprises aux murs, la lueur indistincte brouillait les repères et je ne parvenais pas toujours à les situer avec précision, parfois

apparaissaient des zones plus foncées, de nouveaux boyaux peut-être ou bien des niches, je les évitais et m'efforçais de rester au centre du couloir, avançant à petites foulées régulières, mes baskets frappant avec un son feutré un sol aussi lisse que les parois. Je respirais de manière égale, en petites bouffées rapides, je ne me fatiguais pas, je savais que je pouvais courir longtemps ainsi. De temps à autre, je dirigeais mon regard sur les côtés, et c'est ainsi que je remarquai une protubérance cuivrée, une poignée dont je me saisis pour ouvrir une porte que je franchis sans ralentir. Quelques pas plus loin m'attendait une belle femme orgueilleuse, au physique pulpeux. Elle se tenait une main sur la hanche ; l'autre approchait de ses lèvres, peintes couleur sang, un fume-cigarette en ivoire : « Tu es en retard, chérie », murmura-t-elle en rejetant un nuage de fumée et en me prenant par la main. « Mon Dieu, tu sues. Et tu n'es même pas habillée. » Des bracelets dorés tintaient à son poignet ; je me penchai et effleurai des lèvres son épaule dénudée, le nez dans ses longues boucles aux reflets roux, inspirant leur riche odeur d'ambre, légèrement musquée. « Pardonne-moi. J'ai dû courir. » — « Ce n'est pas grave. Viens. » Je la suivis à travers une grande pièce, au fond de laquelle une porte-fenêtre ouverte donnait sur l'extérieur. Une pelouse d'un vert brillant, sur laquelle deux beaux dalmatiens, se poursuivant en jappant, traçaient de grandes ellipses erratiques, s'étendait jusqu'à des bosquets de palmiers, de ficus et de bougainvillées ; un groupe de jeunes femmes, en shorts moulants et bikinis ou débardeurs, jouaient au volley-ball. « Tout le monde est déjà là », fit mon amie sur un léger ton de reproche, en gravissant un escalier de pierre qui longeait la façade de la demeure. Ses hauts talons aiguilles claquaient à



chaque pas et ses hanches ondulaient devant moi. L'escalier débouchait sur une vaste terrasse dallée en terre cuite, parsemée de chaises longues et de parasols jaune canari, au centre de laquelle clapotaient les eaux vert émeraude d'une piscine rectangulaire. Une grande fille élancée aux cheveux jais coupés court, la poitrine nue, faisait des longueurs ; près du bord, couchée ventre au sol en appui sur ses coudes, une autre jeune femme, blonde avec un chignon torsadé, me suivait du regard d'un air moqueur ; ses jolis petits pieds, aux ongles couleur fraise, se balançaient au-dessus de ses fesses rebondies, enserrées dans un maillot blanc à rayures bleues qui laissait nu son dos élancé. Je contemplai ce corps magnifique avec une pointe d'envie ; mais déjà mon amie m'entraînait par une autre porte coulissante dans un vaste salon à la moquette et aux murs gris pâle, avec des draperies orange brûlé et jaune citron, étagé sur plusieurs plans et meublé avec élégance et retenue dans des tons verts assortis à la pelouse visible depuis l'intérieur. Au centre trônait une sorte de couche ou de divan aux dimensions imposantes, sans dossier, tapissé d'une épaisse toile dorée décorée d'herbe verte. Nous contournâmes ce meuble pour suivre un couloir qui menait à une chambre à coucher, dont les grandes baies donnaient de plain-pied sur la piscine. La salle de bains attenante, au sol ardoise et aux murs carrelés de blanc, me parut immense. « Douche-toi là », ordonna mon amie. « Je vais te trouver de quoi t'habiller. Quelque chose de classique, non ? » Elle effleura mon menton de ses ongles vernis : « Et rase-toi. Tu râpes. » Je me déshabillai en quelques mouvements et fis ce qu'elle m'ordonnait. J'achevais juste de me raser lorsqu'elle revint avec une pile de vêtements qu'elle déposa sur une chaise. La séance d'essayage dura un bon

moment, les tailles ne convenaient pas toujours ; elle me passa un soutien-gorge de dentelle grise dont les balconnets arrondissaient un peu mes formes, une culotte en tulle brodée et des bas de soie surmontés d'une large bande de dentelle, gris eux aussi mais d'une teinte plus foncée, couleur d'acier. Juchée sur les talons des escarpins dans lesquels j'avais glissé mes pieds, j'admirai dans le miroir le galbe de mes fesses et de mes cuisses rehaussé par la dentelle, retardant le moment de revêtir la robe. Celle-ci était sublime, une longue gaine moulante de lin et de viscosose gris perle tricotés pour former un fin jersey soyeux, sans la moindre couture, et doublée à l'intérieur d'une soie rose pâle qui se coula délicatement sur ma peau tandis que je l'enfilais par-dessus ma tête. Les bretelles laissaient à découvert mes épaules anguleuses ; devant, le tissu, modelé par le soutien-gorge, me formait une poitrine menue mais charmante. Mon amie lissa le tissu sur mes hanches, sans quitter des yeux notre reflet dans la glace. Puis elle me maquilla, du gris bleuté pour les paupières, une couleur plutôt rosée pour les lèvres et une teinte rose aussi mais plus foncée pour les ongles, et me lissa les cheveux avec du gel, laissant une mèche plaquée en travers du front et remontant les côtés avec des petites pinces ; elle m'enfila quelques bijoux en argent, simples et ouvragés avec goût ; le tout fut parachevé de plusieurs gouttes de parfum, une exquise senteur florale, lestée en son cœur par une note orientale à peine perceptible. Je me campai sur mes escarpins et esquissai un mouvement. « Tu es superbe », susurra d'une voix rauque mon amie à l'intention de la grande femme au port de reine qui me dévorait du regard depuis la glace, les yeux agrandis par le khôl et le rimmel, brûlants d'excitation. « Je ne serai peut-être pas la plus belle de la

soirée », murmurai-je en pivotant sur mes talons et mirant par-dessus mon épaule le dos et les reins de la figure dans le miroir, « mais mon cul en fera bander plus d'une. »

La fête battait son plein. Le tourbillon de femmes, tout autour de moi, me donnait un léger vertige, le bruit résonnait dans mes oreilles, musique, rires, cris, tintement des verres et des bijoux, je me trouvais au centre d'une sarabande d'œillades, de moues, de sourires, de frôlements, de gestes caressants, éléments de mouvements redoublés dans les longues glaces encadrant le salon. La robe, étroite, m'obligeait à des pas menus, et j'étais encore peu à l'aise sur mes talons ; mais mon équilibre s'affirmait, et avec lui je prenais de l'assurance et commençais à rire, parler, me mouvoir aussi librement que mes compagnes. Mon amie m'offrait un cocktail, un gin-tonic frais, pétillant, presque amer, et se penchait pour me glisser quelques mots à l'oreille : « Tout est parfait ici, n'est-ce pas ? Nous sommes entre nous. » Il y avait trop de bruit pour se faire entendre et je hochai la tête. Sur une partie du salon un peu surélevée, trois filles dansaient en se déhanchant, leurs jolis derrières serrés dans des minijupes ou des shorts, leurs jambes longues et nues et lisses. Tout près de moi, une femme hautaine, au corps sculptural, exagéré, qui me dépassait quasiment d'une tête, se fixait dans une glace, ses deux mains remontant ses hanches et son ventre pour venir soupeser gravement ses seins bombés. La jeune femme aux cheveux blonds glacés noués en chignon, que j'avais vue tantôt au bord de la piscine en maillot rayé, se joignit à nous, vêtue maintenant d'une courte robe brodée, une étole violette drapée sur ses épaules étroites. Sa main se posa

familièrement dans le creux de mon dos et elle m'effleura le cou des lèvres : « Quelle belle robe ! Elle te va bien. » Je rosis de plaisir et, attirant sa nuque de la main, pressai ma bouche contre la sienne. Près de nous, mon amie riait ; dans la glace devant moi, je voyais le dos et les reins de la jeune femme, nos corps enlacés, mon propre regard passant par-dessus ses mèches qui sentaient la bruyère, la mousse et l'amande. Enfin elle se dégagea et me contempla avec un bref sourire joyeux ; puis, me caressant le visage du bout des doigts, elle s'éloigna : « À tout à l'heure. » Je bus une gorgée en la regardant disparaître dans la foule. Mon amie riait toujours et me tendait un bâton de rouge : campée devant le miroir, je retouchai avec soin le tracé de mes lèvres ; lorsque je les roulai l'une contre l'autre, en ce geste si intimement féminin, j'en éprouvai une joie sensuelle qui se diffusa dans tout mon corps. Près de moi plusieurs filles s'embrassaient maintenant, sur les canapés ou debout contre les murs, je voyais des mains aux ongles bariolés errer sur les cuisses et les fesses et disparaître sous les robes ou les jupes, des seins apparaissaient, rebondis, le mamelon dressé et appelant les lèvres, la fille coiffée à la garçonne qui faisait des longueurs dans la piscine se trouvait agenouillée entre les cuisses de la grande femme sculpturale ; celle-ci, par-dessus la tête penchée sur elle, se mirait toujours dans la glace, je me tournai vers son reflet et tentai de croiser son regard mais il restait rivé sur lui-même, impénétrable, ainsi je pouvais la contempler à loisir, sans qu'elle le remarque, vu sous cet angle son visage prenait un aspect dur, anguleux, presque masculin, son regard, au fur et à mesure que la tête aux cheveux noirs descendait le long de son corps, s'assombrissait, prenait un air farouche, démesuré ; et lorsque enfin la fille, des deux mains,

lui eut écarté les cuisses pour poser sa belle bouche peinte sur son sexe, ses yeux s'animent d'une joie furieuse, dévorante, superbe. Je buvais à petits coups sans quitter des yeux le spectacle dans la glace, mon amie observait également par-dessus mon épaule le couple et je voyais aussi, devant mon propre reflet, celui de ses formes généreuses et de ses cheveux bouclés. Un petit plateau argenté qui circulait parmi les convives arriva jusqu'à nous ; je me penchai, pinçai entre deux doigts la paille en verre, et inspirai par le nez une ligne de poudre blanche, suivie d'une autre ; un frémissement traversa mon corps, je me redressai, cambrée nerveusement sur mes jambes tendues par les hauts talons, et lissai d'une main le tissu tricoté sur ma hanche et ma fesse. Mon amie prenait à son tour de la cocaïne et je l'aidai à tenir le plateau. Puis je le fis passer et la saisis par la main pour l'entraîner dehors. En franchissant le seuil de la baie coulissante je frissonnai, il faisait frais hors de la maison, humide aussi, l'herbe, sous les feux des spots disposés un peu partout, brillait de rosée. Des projecteurs encastrés dans les parois éclairaient la piscine, qui formait un rectangle d'une blancheur éclatante au milieu de l'obscurité. « Il y a beaucoup de lumière, dis-je à mon amie. Tu es sûre que les plombs ne risquent pas de sauter ? » — « Ne t'en fais pas. Le circuit a été revu par une entreprise spécialisée, deux fois même. » Tout autour, des dizaines de convives discutaient ou s'embrassaient en buvant, riant, fumant. Plusieurs filles, en string ou en maillet, nageaient dans les eaux illuminées, leurs beaux corps élancés déformés par les ondulations. Au bord, agenouillée, vêtue d'une simple culotte de fine dentelle noire et violette, la jeune femme au chignon torsadé que j'avais embrassée détaillait son image irisée dans les remous de l'eau. D'où je me tenais,

je voyais son profil : sa longue nuque dégagée par le chignon, son épaule aiguë, la courbe gracieuse de son dos étaient presque celles d'un garçon ; mais la forme arrondie de ses hanches, lorsqu'elle se releva d'un mouvement souple, les fesses fermes qui tendaient le tissu translucide de la culotte étaient bien celles d'une femme, une vraie femme. Je buvais toujours, mon amie m'avait passé un autre gin-tonic et mon rouge à lèvres maculait le rebord du verre, je sentais ma peau se hérissier dans les sous-vêtements qui l'enserraient, chercher avec délice, aux endroits où elle restait nue, le contact de la doublure soyeuse de la robe. La jeune femme blonde, mains sur les genoux et fesses en arrière comme une petite fille, se contemplait toujours dans les eaux blanches de la piscine, et ce spectacle m'emplissait de joie. Puis d'un coup elle se redressa, bras levés et petits seins menus dardés en avant, prit son élan, et plongea, effaçant son reflet. Je regardai son corps pâle filer sous l'eau, bras le long des flancs, propulsé par les pieds. Mon amie me caressait les reins et les fesses, faisant glisser le jersey liquide de la robe sur le tissu plus crissant de la doublure, mais je m'en apercevais à peine. « Elle te plaît, fit sa voix dans mon oreille. Plus que moi. » — « Ce n'est pas ça, dis-je tristement. Je suis jalouse de son corps. Le mien ne sera jamais comme ça. » — « Tu es très belle, aussi. » — « Peut-être. Mais ce n'est pas la même chose. » Je me pressai contre elle, le cœur battant. La fille se hissait hors de l'eau lumineuse, ruisselante, les cheveux défaits et trempés, sa culotte mouillée plaquée sur son petit sexe délicat. Une autre femme lui présentait une serviette et elle s'en recouvrit les épaules avant de courir vers nous à pas menus : « Donne-moi à boire ! » s'écria-t-elle en partant d'un grand éclat de rire cristallin. Toujours appuyée contre mon amie qui m'effleurait

maintenant le ventre, je lui offris mon verre avec un sourire affectueux. Je me sentais heureuse et légère, l'esprit dilaté par l'alcool et la cocaïne, envahi par la plénitude du corps ambigu que me formaient les beaux habits prêtés par mon amie. « Tu vas prendre froid », dis-je à la fille blonde qui frissonnait, tendant les doigts pour essuyer l'eau qui perlait sur la peau hérissée de son bras. « Viens te sécher. »

Seule à présent dans la salle de bains, j'examinai mon visage à la lumière crue et sans pitié du néon. Sous son masque de couleurs et de poudres il me paraissait creusé, presque fiévreux. Je repassai rapidement un peu de fard sur mes pommettes brûlantes avant de retourner dans le salon. La jeune femme blonde, son chignon refait, m'avait précédée et, son image redoublée dans les glaces, dansait presque nue devant la grande couche verte et dorée. Tout autour régnait une vaste confusion des corps ; en partie ou bien entièrement dévêtus, ils s'enlaçaient sur les divans et la moquette, s'ouvrant les uns aux autres en un joyeux communisme sauvage où les organes, les mains et les bouches avides prenaient le pas sur les individus, les éclatant, les brouillant, les mêlant en une marée de cris et de soupirs rauques, secouée de spasmes irréguliers. Je cherchai des yeux mon amie : elle se tenait toujours au-delà de la baie vitrée, campée avec un air ironique sur ses hauts talons, fumant une cigarette et contemplant d'un regard indifférent, à travers le verre, cette utopie désordonnée des corps au centre de laquelle je me frayai lentement un chemin. Arrivée devant la fille blonde, je la pris par les épaules et la couchai sur le ventre, poussant sa poitrine menue et son visage dans les longues herbes sinueuses de la toile.

Comme involontairement, elle écarta les jambes, je m'agenouillai derrière elle sur le divan et caressai ses cuisses fines et nerveuses ; lorsque je tirai à moi le fin tissu de sa culotte, ses fesses se creusèrent avant de se relâcher et de s'écarter sous la pression de mes doigts. Je me baissai et frôlai des lèvres la peau encore hérissée du cul ; les coudes serrés contre ses côtes, elle frissonna ; alors je lui passai la langue dans la raie, goûtant comme une légère amertume au contact de l'anus, froncé au milieu d'une petite touffe de poils blonds. Je glissai une main sous son corps étroit, le long du ventre puis de l'aine, repoussant le tissu mouillé de sa culotte pour rouler entre mes doigts sa petite verge molle et ses bourses recroquevillées. Elle se mit à gémir, je lui lapais l'anus à coups secs tout en jouant avec son sexe, ma propre queue s'était durcie et je me redressai pour l'extraire de ma culotte et relever ma robe, je l'enduisis de salive puis attirai contre mon ventre le dos et les fesses nues de la fille et me glissai en elle d'un coup avant de me rabattre en avant, mes dents sur les poils frisés de sa nuque. La jeune femme, ses mains crispées sur la toile du divan, le souffle entrecoupé, râlait de plaisir, je délaissai sa verge flasque pour lui caresser un sein, me tournant un peu et m'appuyant de l'autre main sur sa nuque : ainsi je pouvais apercevoir une partie de nos corps dans le miroir, mes fesses, toujours moulées sous le jersey de la robe, qui dessinaient une courbe gris perle rehaussée par la lumière du plafonnier, avec sous elles, cramoisis, nus sauf pour la fine bande froissée de la culotte, cambrés sur la tapisserie verte et dorée du divan, la cuisse et le cul de la fille blonde. Je serrai son petit corps fin entre mes mains puis revins chercher sa verge, elle bandait maintenant et le sexe, raidi, paraissait minuscule entre mes doigts, je le branlai



# Jonathan Littell

## Une vieille histoire

**Nouvelle version**

« J'avais cessé de nager et je flottais, tournée maintenant sur le dos, la tête toujours orientée vers le large, le visage ouvert à la promesse du soleil. Les vagues me ballottaient, me portaient comme un nouveau-né débordé par le flux des sensations, vagissant de bonheur et d'angoisse. »

Chapitre après chapitre, un narrateur sort d'une piscine, traverse un couloir et ouvre une porte. Derrière chacune, un nouveau territoire où se jouent à l'infini les rapports humains les plus élémentaires : la famille, le couple, la solitude, le groupe et la guerre. Le narrateur y prend part, jusqu'à épuisement, avant de replonger dans la piscine. Et de recommencer.

Douze ans après le succès mondial des *Bienveillantes*, ce roman fascinant marque le grand retour de Jonathan Littell à la littérature.

« Brillant. Jonathan Littell orchestre ce ballet avec une maîtrise froide et folle. »

Nathalie Crom, *Télérama*

« Ce roman a un point commun avec *Les Bienveillantes* : il terrasse le lecteur. »

Patrick Grainville, *Le Figaro littéraire*



Une vieille histoire  
**Jonathan Littell**

Cette édition électronique du livre  
*Une vieille histoire* de Jonathan Littell  
a été réalisée le 10 octobre 2019 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072864599 - Numéro d'édition : 358111).  
Code Sodis : U29156 - ISBN : 9782072864629.  
Numéro d'édition : 358114.